

auprès de députés influents ; il était au courant de tout et n'hésita pas à dire que la ligne serait autorisée dès que le tracé et les devis seraient soumis au ministre.

Il se présenta également dans plusieurs maisons de Bellombe ayant un cahier sur lequel il inscrivait les noms des souscripteurs aux actions.

Il déployait une activité sans pareille. Il tenait, disait-il, à ce que les travaux du chemin commençassent dans le plus bref délai possible. On voyait qu'il mettait réellement toute son énergie, tout son cœur à la réussite de l'importante affaire.

Au café, chez les uns et chez les autres, il écoutait tout ce que se disait, sans en avoir l'air, avec indifférence, et n'ignorait rien de ce qui se passait dans la commune.

Ainsi il savait qu'il y avait chez les époux Gaspard une malade, une jeune femme très jolie, dont le nom n'était connu de personne, mais qu'on croyait être la fille d'un montreur de bêtes, que c'était cet homme, ce forain qui avait amené la jeune femme chez les Gaspard pour qu'elle y fût soignée.

Et on l'avait bien soignée, en effet, puisque, après avoir été à l'agonie, et le médecin de Bellombe disait maintenant à qui voulait l'entendre, que sa malade était tout à fait hors de danger, qu'avant quinze jours elle serait sur pied, que c'était un vrai miracle et vraiment la plus belle cure qu'il eût faite depuis plus de trente ans qu'il exerçait la médecine.

L'ingénieur avait appris aussi qu'une jeune femme également très jolie, très simplement mise, et qu'on croyait être la sœur de la malade, était venue passer plusieurs jours auprès de cette dernière. Elle l'avait soignée avec un dévouement admirable, passant les nuits à son chevet, ce qui avait fort édifié le vieux médecin.

Quelques personnes seulement avait pu voir cette jeune femme merveilleusement belle, et l'on n'avait pu savoir son nom. Elle était venue de Belley et était retournée à Belley. Était-elle réellement la sœur de la jeune femme malade ?

—Evidemment, disait-on partout, il y a là quelque gros mystère.

L'ingénieur écoutait, ne faisait aucune question, mais se livrait à part lui à ses réflexions.

Au sujet de la malade, il en savait plus long que ceux qui en parlaient, mais se gardait bien de le laisser voir.

Toutefois, il n'était pas aussi bien instruit qu'il l'aurait voulu ; il ignorait absolument qui pouvait être cette jeune femme, qu'on disait merveilleusement belle, et qui était venue passer quelques jours chez les Gaspard pour soigner la malade. Était-elle venue de Belley ou d'ailleurs ?

Après tout, que lui importait ? Il n'avait pas à se préoccuper de cette inconnue, du moment qu'il ne pouvait rien savoir. Dans tous les cas, ce dont il était bien sûr, c'est qu'elle n'était pas la sœur de la femme malade.

Il était au mieux avec le médecin, qui était un des premiers à qui il eût serré la main. Le docteur était toujours pressé, mais quand ils se rencontraient, ils échangeaient quelques paroles.

—Eh bien, monsieur le docteur, vous avez donc toujours beaucoup de malades ?

—Hélas ! oui : quand ce ne sont pas les grands ce sont les petits ; la coqueluche, la rougeole font des leurs en ce moment ; elles ne me laissent pas un instant de répit ; il faut les soigner ces pauvres mignons.

—Et surtout les guérir, n'est-ce pas, monsieur le docteur ?

—Oui, surtout les guérir.

—Heureusement, vous êtes là, monsieur le sauveur.

—Je fais de mon mieux, monsieur, répondait modestement le médecin.

—C'est vous, monsieur le docteur, c'est vous et vos éminents confrères, qui conservez les futurs soldats de la France.

—Il en faut des soldats, monsieur, il en faut.

—Et votre intéressante malade, que vous avez sauvée d'une mort certaine, comment va-t-elle ?

—De mieux en mieux. Les forces reviennent. Une belle cure, monsieur l'ingénieur, une belle cure !

—Dites, docteur, que vous avez fait un miracle. Quelle belle chose que la science !

—Aujourd'hui la science est tout. Mais je vous quitte, monsieur, pour aller aux malades.

Une après-midi, l'ingénieur se rendit chez Gaspard pour solliciter sa souscription.

—Je ne suis pas riche, monsieur, répondit le vieillard ; à force d'économies, nous avons amassé, ma femme et moi, une petite rente qui est bien juste suffisante pour nous faire vivre. Cependant je ne veux pas que vous ayez pris inutilement la peine de venir chez moi : veuillez m'inscrire pour une action.

—Les petits ruisseaux font les grandes rivières, monsieur Gaspard.

Et, gravement, l'ingénieur écrivit sur son cahier :

“ M. François Gaspard, — une action.

—Votre habitation est une des plus jolies de Bellombe, M. Gaspard, reprit l'agent de la compagnie ; l'aspect en est fort agréable et l'intérieur répond à l'extérieur ; tout est propre, luisant, l'ordre règne partout ; ces meubles ont un air joyeux qui réjouit. En passant, j'ai jeté un coup d'œil dans votre jardin ; il est admirablement planté et entretenu. Est-ce que vous avez un jardinier ?

—Non, monsieur, je m'occupe seul de mon jardin.

—Quoi, c'est vous qui prenez soin de cette variété de belles fleurs, de ces roses magnifiques ?

—Oui, monsieur.

—Recevez mes félicitations, monsieur Gaspard, vous avez des goûts d'artiste.

—Vous aimez les fleurs, monsieur l'ingénieur ?

—Je les adore, surtout les roses ; oh ! les roses !...

—C'est comme moi ; la rose est ma fleur préférée.

—C'est la reine des fleurs, la fleur des jeunes femmes et des jeunes filles.

—Dans mon petit jardin, j'ai plus de cent rosiers que j'ai greffés, et cinquante variétés choisies parmi les plus belles.

—Oh ! monsieur Gaspard, si j'osais...

—Eh bien, monsieur ?

—Je vous demanderais de me faire voir vos rosiers.

—Ce serait avec grand plaisir, monsieur ; mais je ne peux pas... en ce moment.

—Ah !

—Ma femme est au jardin, elle promène sa malade, qui ne veut voir aucune personne étrangère.

—En effet, j'ai entendu dire que vous aviez chez vous une malade. Avez-vous espoir de la sauver ?

—Oui, monsieur, Dieu merci.

—C'est une de vos parentes ?

—Non, ce n'est pas ma parente, répondit laconiquement l'ancien saltimbanque.

—D'après ce que j'ai entendu dire dans le pays, elle a été bien près de la mort.

—C'est vrai.

—Enfin, vous voilà rassuré ; votre malade se lève ?

—Depuis six jours seulement, monsieur, et aujourd'hui, elle s'est sentie assez forte pour se promener dans le jardin.

—Cela promet d'aller tout à fait bien ; allons, tant mieux ; c'est si pénible de voir souffrir quelqu'un autour de soi. J'admire vos roses une autre fois, si vous le voulez bien, monsieur Gaspard ; je comprends parfaitement qu'une jeune femme malade n'aime pas à être vue.

L'ingénieur se leva, salua l'ancien saltimbanque et se retira.

Tout en causant avec le vieillard, il avait pu jeter les yeux partout et sur tout, principalement sur les portes, et il s'était assez bien rendu compte de la distribution des pièces de l'appartement pour en pouvoir dresser le plan.

Avant de s'éloigner de la maison, il en fit le tour, sans avoir l'air de regarder, puis s'arrêta un instant sur le chemin vicinal qui passait derrière la haie du jardin. Cette haie était assez haute et très épaisse.

—Facile à franchir, murmura-t-il.

Il jeta autour de lui un regard rapide et n'aperçut per-